

# **Fruit défendu et fruit partagé :**

## **De la Chute à l'Eucharistie**

Thierry de Saussure

Je suis frappé de constater qu'au début et à l'aboutissement de la dramatique judéo-chrétienne du salut, les événements mythiques qui les symbolisent ont tous deux une dimension d'oralité : Adam et Eve mangent le fruit défendu et les chrétiens sont invités à incorporer la chair et le sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

Ainsi le désir, sous sa forme orale, selon ce que le Dieu, qui s'incarnera en Jésus-Christ, offre ou interdit, conduit l'humain soit à sa perte – c'est le sens du Mythe de la Chute – soit au Royaume, à l'Eden, dont l'accès est ouvert à nouveau par la mort et la résurrection du Christ réactualisées dans l'Eucharistie.

### **Le mythe de la chute**

Les onze premiers chapitres de la Genèse sont rédigés en forme mythique. L'importance d'un mythe, est bien plus grande que celle d'une histoire : d'une manière exemplaire, un mythe présente ce qui, aux profondeurs, concerne tout être, de toute culture et à chaque époque. Ainsi le récit de la Chute, en Genèse 3, est signifiant aux profondeurs de chacune et de chacun de nous. C'est sans doute pourquoi l'on parle à son propos du « péché originel ». Non parce qu'Adam et Eve ayant goûté au fruit défendu nous aurions historiquement à en récolter les pépins. Mais bien parce que, à l'origine de l'humanité comme dès notre propre origine, quelque chose se fausse dans notre relation à la Source de la vie et de l'amour.

Pour mieux illustrer le sens des mythes, pensons à celui d'Œdipe, centre des théories psychanalytiques freudiennes : ce n'est pas parce qu'Œdipe a tué son père et fait l'amour avec sa mère que nous revivons, dans notre enfance – et toute la vie d'ailleurs – nous autres hommes et femmes, les caractéristiques de ce conflit profond. Mais bien du fait que ce que signifie ce mythe concerne un passage obligé, une crise qui structure la vie psychique de tout être à toutes les époques et dans toutes les cultures en le faisant passer des relations fusionnelles, puis duelles, aux relations avec les autres dans l'altérité à partir de la découverte de son identité sexuée singulière.

Revenons au Mythe de la Chute pour en dégager ce qui me semble en être le sens profond.<sup>1</sup>

Toute naissance à la vie, tant physique que psychique et spirituelle, nécessite une déchirure douloureuse. Celles des enveloppes maternelles signifiées par l'expulsion de l'Eden, le Paradis des fantasmes de totalité, pour que les yeux s'ouvrent sur la réalité, le temps, l'espace et les autres. La réalité souvent dure, certes, mais qui, lorsqu'elle est travaillée par les pulsions de vie, devient source

---

<sup>1</sup> Ces thèmes de la Chute, du péché et des sentiments de honte et de culpabilité sont développés dans mon livre : « L'inconscient, nos croyances et la foi chrétienne – Etudes psychanalytiques et bibliques » - Paris, le Cerf, 2009. Cet ouvrage qui traite une grande variété de thèmes touchant à la vie humaine, à la religion issue de l'inconscient et à la fois mûrie par l'Evangile se veut à la portée du plus grand nombre, notamment grâce à un glossaire des concepts psychanalytiques auxquels il a recours.

des satisfactions relationnelles. Il en va de même pour les images paternelles grandioses, l'enfant aura à faire le deuil des fantasmes de toute-puissance inatteignable pour découvrir le modèle de la véritable relation de paternité-filiation dans la succession des générations et le respect des identités spécifiques.

Dieu lui-même a choisi de se faire connaître de façon décisive en s'incarnant en Jésus. Jésus, nommé tantôt « Fils de Dieu », tantôt « Fils de l'Homme » (l'Homme véritable, tel que voulu par Dieu). C'est ce modèle-ci de paternité-filiation qui, n'étant pas supporté par les chefs religieux de l'époque, conduisit à la Croix. Mais la Résurrection – Mythe ou réalité ?- atteste qu'on ne peut tuer ce Dieu-là, le Dieu de la Création, de la vie et de la libération du désir de s'approprier la Toute-puissance.

La religion, elle, en quête d'absolu, tend à retourner au ventre maternel selon les fantasmes de totalité. Une régression en fin de compte mortifère, une « dénaissance ». C'est pourquoi deux anges furent placés aux portes de l'Eden pour en interdire le retour. Condamné à aller de l'avant, l'humain, en Abraham, va découvrir l'Alliance offerte par Dieu qui, par là, s'offre à l'accompagner dans l'affrontement de la dure réalité. « Felix culpa », en quelque sorte ! Il me paraît opportun de rappeler ici que tant la circoncision, dans la première Alliance, que le baptême dans la seconde, symbolisent la Castration symbolique, c'est-à-dire la mort du Désir de toute-puissance, deuil nécessaire pour accéder à la vie dans le relatif des relations marquées par l'altérité des identités que signifie le Nom.

Si donc la Parole de Dieu crée en séparant, en distinguant, en nommant les identités et les relations réciproques, la parole du serpent, dans le Mythe, appelle à la confusion, à l'abolition de la distinction et donc au refus de la relation, en excitant le désir de l'homme à devenir identique à Dieu tel qu'il le fantasme.

Le serpent fait croire à la femme que « la loi de relation est une loi de privation. Si elle n'a pas tout, elle n'a rien » (Marie Balmory).

En effet, par la ruse du serpent qui fait miroiter l'absolu (comme notre inconscient, nous l'avons vu) et y oppose le relatif, le limité en le présentant comme un mal, une souffrance source d'envie, par cette ruse, manger du fruit défendu apparaît à la femme et à l'homme comme le moyen, enfin, d'accéder à la réalisation de ce désir d'absolu, de totalité, de toute-puissance de nos fantasmes, et de ne pas avoir à en faire le deuil qu'implique l'acceptation de la relativité et de l'altérité d'avec Dieu et entre nous, êtres humains.

II n'est pas seulement intéressant théologiquement, mais psychanalytiquement aussi de constater que les noms propres d'Adam et Eve ne remplacent dans le texte les termes d'«homme» et de «femme» que lorsque le Seigneur Dieu leur énonce les conséquences de la transgression par laquelle, refusant les limites qui leur étaient assignées, ils ont goûté du fruit réservé. En effet, le bébé accède au sentiment et à la conscience de son identité en butant douloureusement contre les obstacles qui marquent du sceau de l'impossible la réalisation de la toute-puissance de son désir naissant. Parallèlement, il découvre son nom, celui des autres et l'interdépendance. Alors, que se passe-t-il dès qu'ils ont goûté de ce fruit? Eh bien, loin de se voir devenir soudain cette totalité, cet idéal absolu qu'ils convoitaient (mais que le texte biblique ne dit pas non plus être l'apanage de Dieu) Adam et Eve, dont les yeux s'ouvrirent nous est-il dit, constatent qu'ils sont nus, homme et femme.

La religion populaire s'empare de cela pour voir dans la convoitise du fruit celle de la sexualité et relie – en en riant parfois jaune, parfois grivoisement – la culpabilité essentielle à l'origine de la vie sexuelle. Par quoi nous voyons, une fois

de plus, la propension de l'inconscient individuel et collectif à tenter de localiser le sentiment de culpabilité sur tel ou tel secteur objectivable de notre existence. Rappelons-nous qu'au contraire, Dieu en créant l'homme, mâle et femelle, les a d'emblée incités à avoir des relations sexuelles : « Soyez féconds et prolifiques, remplissez la terre et dominez-la. »( Genèse 1,27-28)

Mais pour Adam et Eve, découvrir qu'ils sont nus, c'est comprendre que, jusqu'en leur anatomie, ils sont différents, autres l'un à l'autre, c'est-à-dire interdépendants, voués, appelés à la relation parce que chacun n'est pas le tout, ni le tout de l'autre, ni le tout du désir. Pas plus qu'ils ne sont tout, ils ne sont hermaphrodites, deux sexes en un seul être. Et ensemble, ils ne sont pas tout, mais il y a un tiers puisque déjà, ils entendent la voix de Dieu, de Dieu autre, se promenant «au souffle du jour».

Du coup, découvrant leur relativité et leur relation homme-femme-Dieu, ils sont saisis de honte, de cette honte fondamentale, préforme du sentiment de culpabilité. Cette honte d'avoir tant désiré annuler la loi de la Création, annuler la relation pour devenir le tout, l'absolu, et de se découvrir tout simplement limités et créés pour la relation avec l'autre différent. Une honte consécutive à la blessure du narcissisme primaire mégalomane sur le mode du « pour qui te prends-tu ? » et qui instaure la pudeur dans l'intégration de l'identité individuelle et sexuée (Claude Janin). Honte de cette connaissance nouvelle par rapport à la naïveté originelle.

Aussitôt ils essaient de cacher cela par des feuilles de figuier, tout comme nous essayons, chacun, de cacher à autrui, dans la honte que nous en éprouvons, le fait que nous sommes relatifs, limités et non pas conformes à la perfection et à l'absolu que nous voudrions, inconsciemment, incarner pour nous-mêmes et pour les autres. Alors Dieu – ce premier grand couturier, comme l'indiquait avec humour le théologien Karl Barth – Dieu les revêt de peaux de bêtes, dans son amour, afin qu'ils puissent paraître sans leur honte devant Lui, ne plus se cacher tout entiers derrière les buissons, mais s'ouvrir, en leur altérité positive, au dialogue avec Lui et entre eux.

Tout en relevant que dans ces premiers chapitres de la Genèse le mot « péché » ne figure nulle part, il me semble important de souligner tout de même la valeur de la notion de « péché originel » que comporte ce Mythe de la Chute. Il est à comprendre dans le sens où Freud parle de transmissions philogénétiques inconscientes qui, mises en forme par les traditions, révèlent à chaque génération et à chaque individu quelque chose de son histoire psychogénétique.

A propos du texte de Genèse 3, j'ai insisté sur le fait qu'il s'agit bien plutôt du surgissement du sentiment de honte que des sentiments de culpabilité au sens, par exemple, de la culpabilité oedipienne du meurtre du père.

J'ouvre ici une parenthèse concernant les mythes et rituels qui, selon Freud, fondent les origines de l'humanité, de la morale et de la religion. D'autres, dans ce Congrès, développeront les caractéristiques concernant la libido et l'agressivité orale. Je me limiterai, dans cette conférence, à en relever quelques points qui peuvent nous intéresser en comparaison avec le Mythe de la Chute et avec l'Eucharistie.

Dans « Totem et Tabou », et dans ses autres ouvrages sur la religion, Freud, analyse le repas totémique et reprend le Mythe darwinien de la Horde primitive. Selon le Mythe de la Horde, il y aurait eu, aux débuts, un chef tout puissant qui s'appropriait les femmes et des frères qui le tuèrent pour s'emparer de son pouvoir. Ce meurtre eut deux conséquences principales : la première les conduisit, après avoir mangé le père tué pour s'approprier son pouvoir, à le

diviniser afin de réparer leur sentiment de culpabilité ; ce serait, selon Freud, l'origine de la religion. La seconde conséquence, pour éviter que le drame ne se reproduise, consista dans l'organisation de relations égalitaires sous la domination du père divinisé, relations garanties par les tabous de l'inceste et du meurtre.

Et Freud, sur la lancée, poursuit en appliquant les conséquences de ce Mythe de la Horde au christianisme : puisque ce furent des fils révoltés qui tuèrent le père, il a fallu que ce soit un fils, le Fils de Dieu, qui fut sacrifié pour expier ce péché originel. Le repas eucharistique commémorerait le repas initial par lequel les frères s'approprièrent le pouvoir du père tué et divinisé, désormais remplacé par le Fils divinisé à son tour. L'analyse freudienne est très perspicace et me semble, une fois encore, décrire remarquablement le fonctionnement de la religion produite par l'inconscient individuel et collectif. Mais la comparaison avec les textes bibliques fait éclater cette religiosité naturelle, pour nous révéler un Dieu tout autre : non pas ce père despote et culpabilisant qu'il faudrait tuer et manger pour s'approprier sa force, mais un Dieu créateur, source de la vie et de l'amour qu'Il offre en partage.

En effet, le Mythe de la Chute et la Parole de Dieu qui l'accompagne nous fait découvrir que ce Dieu-là ne peut être détruit par la voracité de notre désir de toute-puissance. Au contraire, lorsque « leurs yeux s'ouvrirent » Adam et Eve sont placés face à leur réalité de créatures responsables de la gestion de la Création dans la relation avec le Créateur. Mais notre religiosité, celle qu'analyse si bien Freud, nous pousse à lire la suite du texte de Genèse 3 comme un catalogue des punitions infligées par Dieu à Adam et Eve qui auraient commis le premier péché. Comme si c'était en raison de cela que la grossesse et l'enfantement seraient douloureux, le travail pénible et les créatures animées de convoitises et d'hostilité les unes à l'égard des autres. Ces versets de Genèse 3 (8-19) ne décrivent-ils pas tout simplement la réalité de la vie humaine, sous son angle négatif, ce qui nous fait oublier la beauté du désir amoureux, l'émerveillement de l'engendrement et la créativité du travail par lequel l'humain se réalise dans sa vocation de faire fructifier la création, selon le désir du Créateur ?

Mais alors, qu'est-ce qui a changé ? Quels sont les effets du mythe de la Chute tels que chacun, chacune, dans toutes les cultures et à toutes les générations peut en faire l'expérience ? Comme psychanalyste, je répondrai à cette question fondamentale de la manière suivante :

Tentés par les propos séducteurs du serpent, symbole phallique du pouvoir, l'homme et la femme ont donc refusé d'entrer avec Dieu dans une relation d'altérité et se sont illusionnés de pouvoir échapper à leur condition de créatures relatives et donc relationnelles. Ils ont refusé la limite, symbolisée par le fruit défendu et constitutive de leur identité humaine. En transgressant l'interdit, ils eurent accès à la connaissance de l'aspect négatif de la condition humaine alors que Dieu leur avait offert, en les créant, de n'en vivre que la dimension positive grâce à la relation à Lui, la source de la vie et de l'amour.

A qui la faute ? Au serpent, qui symbolise le désir d'être comme des dieux et non comme des humains. Dans le récit, c'est d'ailleurs lui qui est le premier puni : quelle castration pour ce phallus voulant s'ériger en idole de devoir désormais « marcher sur son ventre et manger de la poussière tous les jours de sa vie » (Genèse 3,14). Quant à Adam et Eve, lorsque « leurs yeux s'ouvrirent », ils découvrirent la réalité de la Castration symbolique, qui, nécessitant le deuil de la toute-puissance, ouvre en fait à la vie et aux relations jusqu'à la mort, castration ultime et radicale.

Où pouvons-nous dès lors retrouver l'amour de Dieu ? Eh bien déjà au verset 22 : « Le Seigneur dit : « Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous par la connaissance du bonheur et du malheur. Maintenant, qu'il ne tende pas la main pour prendre aussi de l'arbre de vie, en manger et vivre à jamais » dans cette condition altérée par la Chute. Et puis nous voyons son amour à l'œuvre dans l'extraordinaire histoire qui, d'Abraham à Jésus-Christ, du Peuple d'Israël à l'Eglise actuelle, ne cesse d'offrir l'Alliance de vie permettant de redécouvrir les aspects fructueux de la limite et de bénéficier de son accompagnement jusque dans les souffrances inévitables de l'existence.

« Puisque la mort est venue par un homme, c'est par un homme aussi que vient la résurrection des morts : comme tous meurent en Adam, en Christ, tous recevront la vie » (1<sup>ère</sup> épître de Paul aux Corinthiens 15,21-22).

Ainsi le Mythe de la Chute, tout en dévoilant notre tendance naturelle à rompre l'Alliance proposée par le Créateur pour privilégier le désir de l'oralité primitive de nous approprier la Toute-puissance, le Mythe de la Chute, en la fin de son récit, enlève également le voile dont nos fantasmes recouvrent la face de Dieu et révèle Sa véritable image, celle du Dieu Source de vie, d'amour et de relations vraies dans l'altérité assumée.

## **L'invitation eucharistique**

Inlassablement, le Dieu de la Bible reprend l'initiative pour se faire connaître comme source de la vie et de l'amour et libère l'humain de sa soumission au désir de toute-puissance et de ses illusions tyranniques, y compris religieuses.

Après la première Alliance, en Abraham, le voici qui insiste et précise son image en s'incarnant en Jésus-Christ, dans une nouvelle Alliance.

Ce Jésus qui, au seuil de son ministère messianique connaît, comme Adam et Eve, comme chacune et chacun de nous les mêmes tentations du désir mais n'y cède pas : emmené au désert et tenté par le Satan, il refuse ces tentations du pouvoir présenté sous diverses formes des illusions de nos désirs. (Mat. 4,1-11 ou Luc 4,1-13.) Remarquons au passage et avec humour que la première tentation est également de type oral : « Jésus ayant jeûné quarante jour et quarante nuits finit par avoir faim. Le tentateur s'approche et lui dit : Si tu es Fils de Dieu, ordonne que ces pierres deviennent des pains. Mais Jésus répliqua : Il est écrit : ce n'est pas seulement de pain que l'homme vivra, mais de toute parole sortant de la bouche de Dieu ». Et voici que Jésus, à l'autre bout de son ministère, à la veille de son arrestation et de sa crucifixion, institue la Sainte Cène dans laquelle il offre son propre corps, chair et sang en nourriture et breuvage de vie.

Nous allons voir déjà que l'objet visé ici par le désir oral transforme radicalement celui-ci par rapport à l'excitation primaire suscitée par le fruit interdit. Alors qu'Adam et Eve avaient, en le consommant, l'illusion de devenir les égaux du dieu de leurs fantasmes, les invités à communier au corps du Christ sont associés à son œuvre de vie, de service et de partage.

Je cite saint Paul (Phil. 2,6-9 et 11) :

« Jésus-Christ qui est de condition divine n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu. Mais il s'est dépouillé, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes, et, par son aspect, il était reconnu comme un homme ; il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, à la mort sur une croix. C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé et lui a confié le

Nom qui est au-dessus de tout nom afin(...) que toute langue confesse que le Seigneur, c'est Jésus-Christ, à la gloire de Dieu le Père. »

Plus loin, je vous proposerai quelques remarques et commentaires que m'inspire une écoute psychanalytique de textes relatifs à l'Eucharistie. Mais cela nécessite, auparavant, que je vous réfère à plusieurs textes bibliques centraux à ce sujet.

Le chapitre 6 de l'évangile selon saint Jean, ainsi que le chapitre 17 de ce même évangile, nommé « la prière sacerdotale » que Jésus prononça peu avant sa mort, un texte que j'ai souvent considéré comme le sommet de toute l'Écriture sainte, nous éclairent de façon déterminante sur la relation vraie entre Dieu et l'humain et sur celles, en réponse possible, entre l'humain et son Créateur. Nous sommes, dans ces textes, aux antipodes des images d'un Dieu que nous aurions à tuer pour nous en approprier la puissance comme nous l'avons vu à propos des Mythes freudiens de la Horde primitive et des repas totémiques.

Ces textes nous présentent un rapport de filiation Dieu le Père-Jésus le Fils et Jésus et ses disciples que nous pourrions, en psychanalyste, caractériser comme au-delà du conflit oedipien. Cette relation peut servir de modèle pour la relation entre le Dieu de Jésus-Christ et les communautés, l'Église, issue de la prédication des apôtres.

Voici quelques-uns de ces textes :

« Le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde » (Jn. 6,33). « C'est moi qui suis le pain de vie ; celui qui vient à moi n'aura pas faim ; celui qui croit en moi jamais n'aura soif » (Jn. 6,35). « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas en vous la vie (Jn 6,53). « Car ma chair est vraie nourriture et mon sang vraie boisson. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Et comme le Père qui est vivant m'a envoyé et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mangera vivra par moi » (Jn 6,55-57).

« La vie éternelle c'est qu'ils te connaissent, toi le seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donné à faire » (Jn 17,3-4). « Les hommes (...) savent maintenant que tout ce que tu m'as donné vient de toi, que les paroles que je leur ai données sont celles que tu m'as données. Ils les ont reçues, ils ont véritablement connu que je suis sorti de toi, et ils ont cru que tu m'as envoyé » (Jn. 17,6-8) « Comme tu m'as envoyé dans le monde, je les envoie dans le monde » (Jn 17,18). ... « je prie aussi pour ceux qui, grâce à leur parole, (des disciples, des apôtres) croient en moi » (Jn 17,20). Père, juste, tandis que le monde ne t'a pas connu, je t'ai connu et ceux-ci ont reconnu que tu m'as envoyé. Je leur ai fait connaître ton nom et je le leur ferai connaître encore, (la Pentecôte, le Saint-Esprit) afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux » (Jn 17,25-26).

## **Du mythe au rite**

Ainsi donc, l'évolution qui conduit du désir (entre autre religieux) de toute-puissance ou de fusion béate avec l'absolu à la révélation de l'intention du Créateur de donner vie aux relations dans l'altérité, cette évolution spirituelle, rendue possible par la foi en ce Dieu de Jésus-Christ, passe par un drame, celui de la Croix. En s'offrant librement à l'agressivité meurtrière des plus religieux de son temps, Jésus accomplit le sacrifice ultime qui rend tout sacrifice expiatoire désormais caduque, inutile.

Comme chacune et chacun de vous le sait, les fantasmes suscités par le désir et ses formes multiples de désirs oraux, sexuels, spirituels, ces fantasmes sont souvent plus excitants que les satisfactions obtenues au niveau de la réalité. Cette réalité qui, tout en les frustrant, leur donne formes et aboutissements réels, sources de maturation.

Nous avons vu dans l'étude du récit de la Chute comment le désir oral de satisfaction absolue se heurte à la limite symbolique par le fruit interdit : comme Adam et Eve, nous sommes renvoyés à cette dure mais belle et fructueuse réalité : Celle des différences entre les sexes, entre les personnes et celle de l'humain avec Dieu dont la Parole le révèle autre que l'objet du désir.

Nous voici maintenant confrontés à la Croix qui, elle aussi, prend valeur de Mythe révélateur prolongé dans le rite de la Sainte Cène célébrée depuis deux mille ans dans toutes les communautés chrétiennes du monde.

Le mythe est a-temporel ; il concerne chaque être humain en tous les siècles et en toutes les cultures. Le rite en actualise le sens, à la manière d'un psychodrame, en des formes diverses selon les époques et les caractéristiques culturelles. Il fait en quelque sorte fonction de parexcitation lorsque la douleur ou le désir sont trop violents et risqueraient de conduire au délire ou à la folie.

Pensons aux rites funéraires : les collations ou les repas qui les suivent souvent choquent parfois les endeuillés par leur côté festif, voire orgiaque. Or, ce qui s'y vit est en fait le début d'un travail de deuil par lequel les proches et les amis réorganisent leurs relations pour combler le vide laissé par le défunt et prolonger sa présence dans leur cœur et les souvenirs partagés.

Lors de la célébration de la Cène, la foi croit en la présence, par son Esprit, du Jésus crucifié, du Christ ressuscité : « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux » (Mt. 18,20). Ce qui importe, évidemment, de cette présence-là, c'est l'actualisation de sa Parole, de son ministère, de ses actes, de sa façon d'aimer qui reflète l'amour créateur et libérateur de Dieu, cet amour particulier que le Nouveau Testament nomme l'agapè.

Relisons un des textes des évangiles dans lequel Jésus institue la sainte Cène :

« Pendant le repas – (le dernier avec les disciples, à la veille de sa mort) Jésus prit du pain et, après avoir prononcé la bénédiction, il le rompit ; puis le donnant aux disciples, il dit : « Prenez, mangez, ceci est mon corps ». Puis il prit une coupe et, après avoir rendu grâce, il le leur donna en disant : « Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de l'Alliance, versé pour la multitude, pour le pardon des péchés. Je vous le déclare : je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai, nouveau, avec vous dans le Royaume de mon Père » (Mt 26,26-29).

Quelques remarques relatives à ce fruit offert de la Nouvelle Alliance de Dieu avec les humains :

-Manger le corps du Christ et boire son sang ne correspond pas à une fusion mystique, une absorption destructive : alors que les sacrifices de l'ancienne Alliance aboutissent à la mort des animaux et à leur consommation, ici, dans ce sacrifice ultime, le message de la Résurrection, au troisième jour après ce repas, signifie bien qu'il n'y a pas destruction de l'objet du désir, mais une intégration symbolique de la personne de Jésus, qui est le modèle non de la puissance dominatrice, mais de la relation et du service aux autres. Communier ensemble et avec lui ouvre aux relations communautaires. Le corps, l'âme et l'esprit se

trouvent incités en ce sens. Le lait du bon sein ne s'épuise pas : il se renouvelle en nourrissant sans étouffer. Ce Dieu-là, on ne peut le détruire, ni s'y substituer. -L'allusion au « Royaume de mon Père » (la restauration des relations d'avant la Chute), le Royaume à venir mais « déjà là » pour les croyants à l'œuvre signifie que, désormais, le disciple, communiant au corps et au sang de Christ, se trouve engagé dans le partage avec les autres, que ce soit par l'amour proche dans la paternité et la maternité ou par le travail social, par exemple, afin que tous et toutes puissent entrevoir ce Royaume offert. Ce don de sa vie, Jésus le veut pour dynamiser cette advenue du Royaume qui est en mouvement depuis la Résurrection, depuis Emmaüs et depuis l'advenue de l'Esprit du Christ à la Pentecôte, l'Esprit qui anime le ministère des apôtres et de leurs successeurs, jusqu'à nous.

« Il faut vous mettre à l'œuvre pour obtenir non pas cette nourriture périssable, mais la nourriture qui demeure en vie éternelle, celle que le Fils de l'homme vous donnera, car c'est lui que le Père, qui est Dieu même, a marqué de son sceau » (Jn 6,27).

Le partage multiplie la vie. C'est le sens des récits, de la multiplication des pains et des poissons qui, par exemple en Jn 6,1-15, quelques versets avant ceux que nous avons lu plus haut sur « Jésus, le pain de vie », symbolisent les effets de cette communion.

Il me reste, en psychanalyste, à remarquer quelques-unes des réactions de la religion face à ce don de Dieu en Jésus-Christ quant à cette nouvelle confrontation de notre désir au niveau oral :

En effet, en présence de ce Dieu-là, dont le dogme de la Trinité souligne l'aspect essentiellement relationnel, comment les théologiens ont-ils réagi, au fil des siècles, pour tenter de mettre en forme ce mystère de l'offre eucharistique de Jésus, actualisée par le rite inspiré de son Esprit ?

Les visées des désirs de notre oralité se trouvent à nouveau prises à contre-pied par ce qui s'y révèle de Dieu par rapport à nos fantasmes. Nous sommes désespérés. Alors que le Mythe de la Chute nous faisait découvrir que nous ne pouvons espérer « devenir comme des dieux », l'offre eucharistique nous propose de manger la chair et de boire le sang du Christ, c'est-à-dire de nous identifier, ce faisant, à cette image du Père qui s'incarne dans le Fils, pour nous ouvrir à la vie et aux relations d'amour.

Ici, nous sommes invités à communier avec tout notre être, âme, esprit et corps. Jésus nous offre en termes particulièrement crus de manger sa chair et de boire son sang.

Alors que dans le récit de Genèse 3 (la Chute), il y avait une limite précise à notre voracité orale : le fruit interdit, ici, il n'y en a plus ! Tout se passe dès lors, dans l'histoire de l'Eglise et des dogmes, comme s'il fallait, par voie de rationalisations et d'intellectualisations, aménager cette provocation de notre oralité la plus archaïque. S'il n'y a plus de barrière extérieure – l'interdiction de consommer le fruit de l'arbre réservé à Dieu – il faut bien, en raison de la violence des pulsions sadique-orales qui, refoulées en chacun de nous, se trouvent ainsi réveillés, excités, il faut bien trouver des aménagements, d'autres barrières protectrices.

Je me souviens d'une patiente très perturbée qui accepta de commencer une psychanalyse. Elle se voulait parfaite et arborait en permanence un sourire

angélique. Une partie de ses symptômes provenait du refoulement massif de son agressivité que son inconscient vivait comme uniquement contraire à l'amour. Dans ces refoulements-là, en effet, l'agressivité se clive de la libido et retrouve ses formes primitives de haine destructrice. Une des manifestations symptomatiques qui entravait la vie spirituelle de cette catholique très pratiquante se signalait par son incapacité à vivre l'Eucharistie. En effet, lorsque la liturgie l'invitait à venir communier et qu'elle s'avancait vers l'autel, elle était harcelée par des fantasmes haineux et sadiques envers le prêtre, les autres communiants et, pire, envers le Christ lui-même. A chaque fois, il ne lui restait plus qu'à retourner s'agenouiller à sa place et ruminer ses pensées d'indignité et ses sentiments de culpabilité.

Face à cette provocation de notre oralité brute que représente l'invitation de Jésus à manger sa chair et à boire son sang, les confessions chrétiennes différentes ont aménagé des solutions dogmatiques diverses. En voici quelques exemples :

- Dans la tradition catholique classique, (souvent remise en question aujourd'hui) le dogme de la « transsubstantiation » maintient l'idée que par les paroles de consécration prononcées par le prêtre – lui-même consacré dans l'ordre de la succession apostolique depuis saint Pierre – le pain et le vin deviennent réellement le corps et le sang du Christ. C'est pourquoi, au fil des siècles, et grâce à des rationalisations diverses, le pain a été remplacé par l'hostie qui fond dans la bouche afin qu'on n'ait pas à mordre et à mâcher, et la coupe de vin a été le plus souvent réservée aux prêtres.
- Dans les traditions réformées, une certaine variété d'interprétations a cours à propos de la forme de présence du Christ lors de la célébration de la Cène. Chez les luthériens, on parle de « consubstantiation », c'est-à-dire d'une présence particulière et réelle du Christ parallèlement aux espèces, sans transformation de celles-ci. Pour Calvin, qui donne des deux sacrements conservés dans le protestantisme (par rapport aux sept du catholicisme) le baptême et la Sainte Cène, la définition d'un « signe visible d'une grâce invisible ». Ainsi, le pain et le vin consacrés *signalent* de façon privilégiée la présence réelle du Christ. Pour les disciples de Zwingli, notamment, l'accent est porté sur la « symbolisation » et le « mémorial » : « faites ceci en mémoire de moi », et la présence du Christ est représentée par la communauté rassemblée en son nom.

Ainsi, vous le voyez, diverses formulations doctrinales ont tenté de résoudre, chacune à sa façon, le problème posé à nos fantasmes sadiques par l'offre sacrificielle du Christ sur la Croix telle qu'Il y a donné sens en instituant l'Eucharistie lors de son dernier repas avec les Douze.

Ces diverses formulations doctrinales, qui signalent défensivement nos résistances à accepter la réalité dramatique du don du Christ, ces diverses formulations avec, chacune, ses avantages et ses risques, vont, à propos de la célébration eucharistique, des convictions qu'il s'agit d'une répétition, d'une réitération actualisée du sacrifice à celles d'une simple commémoration, d'un faire mémoire d'un fait historique. L'idée de réitération actualisée court le risque de l'objectivation et du fétichisme : la conservation des espèces consacrées et l'adoration du Saint-Sacrement. L'interprétation dans le sens du mémorial court le risque d'une simple commémoration désincarnée et purement spiritualisée.

Oui, vraiment, notre religiosité naturelle, avec ses désirs de nous attribuer la toute-puissance en mettant Dieu dans notre poche ou bien de jouer aux saints par le refoulement de nos composantes agressives, notre religiosité se trouve dissoute par les révélations successives et insistantes de ce Dieu-là tout au long de l'histoire d'Israël et puis par sa venue en Jésus parmi les hommes.

Car durant son ministère et, finalement, sur la Croix dont le drame est actualisé dans l'offre eucharistique, Jésus-Christ, démontre que le Créateur, source de vie et d'amour, prend sa créature au sérieux dans toutes les facettes de son humanité. Il accueille et assume aussi son agressivité, même la plus meurtrière, en donnant librement sa vie sur la Croix...et puis en ressuscitant afin que l'on découvre qu'on ne peut tuer ce Dieu-là.

Jésus, dans ses paroles, ses actes, sa vie et sa mort incarne parfaitement cet amour particulier de Dieu que les Ecritures désignent du nom d'agapè. Un amour qui intègre aussi l'agressivité en transformant ses formes haineuses et meurtrières pour utiliser ses dimensions dynamiques afin que ces forces de vie soient créatives et fécondes.

Avant de conclure, j'en reviens à la patiente dont je vous ai parlé plus haut. Une longue et difficile psychanalyse lui a permis peu à peu de faire le deuil de son désir de contrôle absolu et de perfection et de découvrir que l'agressivité est constitutive de notre nature. De réaliser que, clivée et opposée à la libido, l'agressivité ne peut prendre que des formes haineuses et destructrices tandis que, liée à l'amour, elle rend celui-ci fécond.

Sur le plan spirituel, sans que, en psychanalyste neutre, j'intervienne dans ce langage-là, elle put donc communier à nouveau en vivant réellement ce que représente le drame de la Croix par lequel le Créateur rejoint sa créature pour l'accompagner dans les douleurs et les merveilles de sa vie en le libérant de ses désirs de toute-puissance et des oppressions de ses sentiments de culpabilité.

En terminant, je vous laisse, chacune et chacun, à vos méditations face au mystère extraordinaire de ce Dieu d'Abraham et de Jésus dont la Parole nous donne sans cesse de quoi penser et vivre à tous les niveaux de notre humanité précieuse. Vraiment, c'est un Dieu autre que celui que façonnent nos religiosités idolâtres.